

Hanulak, Robert, *Maschine – Organismus – Gesellschaft. Physiologische Aspekte eines Lebensbegriffs um 1800*

Claire Gantet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ifha/6648>

DOI : 10.4000/ifha.6648

ISSN : 2198-8943

Éditeur

IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Référence électronique

Claire Gantet, « Hanulak, Robert, *Maschine – Organismus – Gesellschaft. Physiologische Aspekte eines Lebensbegriffs um 1800* », *Revue de l'IFHA* [En ligne], Date de recension, mis en ligne le 01 janvier 2011, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ifha/6648> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ifha.6648>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2020.

©IFHA

Hanulak, Robert, *Maschine – Organismus – Gesellschaft. Physiologische Aspekte eines Lebensbegriffs um 1800*

Claire Gantet

- 1 Dans cet ouvrage tiré d'une thèse, R.H. étudie le concept du vivant tel qu'il se définit vers 1800, période qu'il qualifie d'entrée dans la modernité. Il part de la crise de la pensée cartésienne ou du mécanisme – de l'idée donc d'un corps machine opposé à l'esprit – au milieu du XVIII^e siècle, lorsque divers courants réunis sous le nom de vitalisme postulent une différence non plus quantitative, mais qualitative, entre le vivant et l'inanimé, soulignant ainsi le caractère exclusif de la vie. Vers 1800, le concept du vivant devient ainsi constitutif des sciences biologiques et de la vie. R.H. le décline sous quatre thèmes : celui de l'irritabilité et de la sensibilité, celui de la reproduction, de la régénération et de la croissance, celui de la régulation, enfin celui de l'organisation. Au-delà des usages scientifiques de ces termes, il étudie leurs usages métaphoriques à travers des représentations telles que l'organisme de l'État, la machine de l'État, les corps automates et interroge le « moi », le sujet et son autonomie, qui se dégage de telles évolutions et déplacements.
- 2 Si les analyses de détail sont pertinentes, on regrettera toutefois le caractère très rigide et fermé de cette étude. Une histoire conceptuelle, telle qu'elle est à la fois proclamée et appliquée dans ce livre, aurait été réellement pertinente si elle s'était ancrée dans la société, la culture scientifique et institutionnelle de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle. Or R.H. balise dans ces chapitres des auteurs allemands, anglais et français sans se donner la peine d'analyser les liens personnels, institutionnels ou culturels qui les unissaient. La fermeture de l'argumentation est aussi sans doute liée à l'abstraction de la problématique, guidée par les travaux de Niklas Luhmann, étudiant les relations entre sémantique et structure sociale ou du moins représentations sociales. À cette fermeture contribuent aussi un bon nombre de notions, définies d'emblée

péremptoirement, là où il aurait convenu de sonder les définitions contemporaines. Ainsi, en définissant d'emblée la science (Wissenschaft) comme « expérience vécue, idéologie et langue » (Erfahrung, Ideologie und Sprache) (p. 10), R.H. s'achemine d'entrée de jeu vers l'idéal d'une critique de l'idéologie qui dépasse l'objet premier de l'ouvrage. Enfin, sur un sujet portant sur les sciences du vivant vers 1800, on aurait souhaité un recours aux problématiques de l'histoire des sciences au sens de l'épistémologie historique, qui ont déjà interrogé la période et les sciences du vivant.

³ Claire Gantet (université Paris I / université Ludwig-Maximilians

⁴ de Munich)